

*Jean-Marie Le Ray*

*L'ÎLE*

*À tous les Robinsons de la terre,  
de Philoctète à Chuck Noland...*

– « *Que deviendrons-nous dans cette île ?* »

Marivaux, *L'Île aux esclaves*

– « *L'Île cambia chi ci va...* »

Claudia Patuzzi, *La riva proibita*

## *Extraits de mon journal...*

*Imaginez que depuis le rivage de votre île vous envoyez une bouteille à la mer, peut-être comme un gosse défie la réalité dans son jeu, et qu'il vous revienne vraiment un bateau... J'en ai eu le souffle coupé.*

Agnès LAINE

Perdue quelque part, l'île-volcan, l'île aux syllabes de flamme\* : détachée de sa guirlande et sertie sur écrin d'azur, perle noire éclaboussée d'écume blanche, l'émergence de son sommet solitaire n'est que la cime de l'iceberg... Placée au point d'intersection de la ligne d'horizon et d'une droite reliant le noyau terrestre au zénith céleste, trait d'union entre terre et ciel, c'est l'île qui n'existe en aucun lieu, jamais inventoriée par aucun géographe ni marquée sur aucune mappemonde, pas même sur la carte du Tendre, c'est la Grande Île, l'Île Poésie...

Naufragé sur ce caillou, voilà si longtemps que j'ai seulement l'amer pour perspective et la grève sous les pieds, nulle bouteille en vue à laquelle confier mon message. Comment ai-je pu échouer ici, je l'ignore, ne me souviens de rien. Cela fait juste une éternité ! Une éternité que je monologue - délire ou réalité ? - sans que l'humanité m'entende. Jusqu'aux éléments, hostiles, qui ont dressé contre moi un mur de silence et d'indifférence aussi invisible qu'infranchissable. Face à ce désert de grande, sauvage, terrible solitude, j'ai dû m'inventer une compagne, la seule qui m'écoute, la seule qui me répond.

Poésie je l'ai nommée. Ni muse ni sirène, juste présence, ou plutôt : Genèse ! Notre intimité a bien sûr accouché d'une postérité nombreuse, petits princes et princesses qui vivent ce que vivent les roses et fleurissent parfois dans les sables du rêve...

\* \* \*

Immense trou noir dans une existence, tantôt mort, tantôt naissance, un naufrage est à proprement parler le big bang d'une vie !

Quelle est, après avoir surmonté sa prostration initiale, regardé autour de lui, et pris conscience de sa condition, la première chose que fait un naufragé ? Il se tourne vers Dieu ! En fait, sachant avec une certitude plus certaine que toutes les certitudes qu'il a connues à ce jour que jamais il ne s'en sortira par ses seules forces, son âme et sa conscience font instantanément appel à une Force hors de lui, supérieure, transcendante, immanente, une Force qu'on appelle Dieu. Et être croyant ou ne l'être pas ne change rien à l'affaire... L'extrême fait loi !

Lors il prie, il supplie, il implore, encore et encore, il demande\*, il s'agenouille, il pleure, il gesticule, il hurle, il refuse, il blasphème, il crie, il croit, il veut croire, il espère, il veut espérer, et puis surtout, il attend, il attend, il attend... seconde après seconde, minute après minute, heure après heure, jour après jour, semaine après semaine, mois après mois, année après année, siècle après siècle, millénaire après millénaire... toujours, il attend, traversant à petits feux les états d'anéantissement les plus profonds, du découragement à la détresse, de l'abattement au désarroi, de la déréliction à la résignation, dans une alternance de rancœur et de colère d'inexprimable violence pour tant de mutisme, tant d'injustice injustifiable, il attend, attend... Et qu'attend-il, impuissant, sinon la réalisation d'un salut, la concrétisation d'une promesse ?

---

\* Jacques Rabemananjara, *Antsa*

\* « Demandez, et l'on vous donnera... Car quiconque demande, reçoit... » Luc, 11, 9a/10a

« ...Elle aspire à son terme, sans décevoir ;

*Si elle tarde, attends-la :*

*Elle viendra sûrement, sans faillir ! »*

avait-il lu un jour<sup>\*</sup>, ancrant dans son âme lasse ces mots d'une encre indélébile, y croyant dur comme fer, véritable coup de gong qui avait fait vibrer et noué ses viscères d'une corde d'espérance. Or au fil d'acier des ans qui s'étirent, ces belles paroles ne retentissent plus que par lointaines intermittences, leur écho n'est plus qu'une imperceptible oscillation vacillant au seuil du silence, leur onde de propagation essoufflée n'émettant plus que le murmure inaudible de ce qui fut et restera, jusqu'à preuve du contraire, le message illusoire d'un interlocuteur imaginaire !

Car le temps passe, lent et inexorable, même la mort ne saurait l'arrêter. Aussi, que faire lorsque la réponse n'arrive point durant cette éternité sans cesse, et qu'à l'infini les larmes continuent de rouler et les suppliques de s'élever en priant et criant POURQUOI ? Pourquoi cet abandon ? Qui entendra ma voix ? Qui éclairera ma nuit ? Qui brisera les chaînes de la captivité, de la souffrance, de l'inutilité ? Qui et quand ?

Et l'exilé de conclure, en désespoir de cause :

*« Si le Ciel nous laissa comme un monde avorté,*

*Le juste opposera le dédain à l'absence*

*Et ne répondra plus que par un froid silence*

*Au silence éternel de la Divinité ! »<sup>\*</sup>*

Une absence et deux silences ont-ils jamais permis de construire un dialogue ? !

\* \* \*

Trop longtemps je me suis tu. Or un beau matin j'ai décidé : assez de l'éphémère, je joue mon va-tout, une si longue attente infructueuse ça mine l'espérance des bêtes les plus têtues et des optimistes les plus chevronnées. Sursaut d'orgueil ou de désespoir, de colère ou de fatalisme, qu'importe, je vais jeter comme un radeau mon poème à la mer. Les eaux sont parfois clémentes, les exemples ne manquent pas. Moïse sur son couffin ou Arion sur son dauphin, l'un ne fut-il pas sauvé de la mort et l'autre ramené à la vie ? Sans compter Jonas dans le ventre de la baleine...

Trop longtemps je me suis consolé en pensant que l'amer était aussi un objet fixe et visible servant de point de repère à la navigation, phare, balise ou autre, en mer ou sur la côte, facilement reconnaissable du large et porté sur les cartes...

Trop longtemps j'ai attendu...

---

\* Cf. Habaquq 2, 3  
\* Alfred de Vigny

## **Guirlande**

« *J'ai en moi le sentiment, la conviction, que je  
reviendrai, vivant, dans ma patrie !* »

Alexandre Soljenitsyne

***Extraits de mon journal...*** 4

### **I**

#### ***Naufrage***

***Extraits de mon journal (suite)*** 10

1	<i>Jaillissement</i>	11
2	<i>L'Aube</i>	12
3	<i>Aurore polaire</i>	13
4	<i>Point du jour</i>	14
5	<i>Élévation</i>	15
6	<i>Prière</i>	16
7	<i>Le Silence</i>	17
8	<i>L'Air du temps</i>	18
9	<i>Sieste en forêt</i>	19
	<b><i>Trilogie de l'Arbre</i></b>	20
10	<i>L'Arbre I</i>	21
11	<i>L'Arbre II</i>	22
12	<i>L'Arbre III</i>	23
13	<i>Seul</i>	24
14	<i>Anachorète</i>	25

15	<i>Retrouvailles</i>	26
16	<i>Ma Maison</i>	27
17	<i>L'Enfant</i>	28
18	<i>Exil</i>	29
19	<i>Romance...</i>	30
20	<i>Où avais-je la tête ?</i>	31
21	<i>La Voie lactée</i>	32
22	<i>Éloignement</i>	33
23	<i>L'Écueil</i>	34
24	<i>Patience dans l'azur</i>	35
25	<i>La Couleur du ciel</i>	36
26	<i>Les Couleurs de la mer</i>	37
27	<i>La Goutte d'encre</i>	38
28	<i>Le bruit, le goût, l'odeur de la mer</i>	39
29	<i>Naufragé</i>	40
30	<i>À suivre...</i>	41

## **II**

### **« Ô temps ! suspends ton vol... »**

	<b><i>Extraits de mon journal (suite)</i></b>	<b>43</b>
1	<i>Le Gardien de l'île</i>	44
2	<i>Le Phare et le gardien</i>	45
3	<i>Le premier homme</i>	46
4	<i>Les femmes après tout sont peut-être des rêves</i>	47
5	<i>Austère</i>	48
6	<i>Obsession</i>	49
7	<i>Sensuel</i>	50
8	<i>Une vie la nuit</i>	51
9	<i>Testament</i>	52
10	<i>Hommage circonspect</i>	53
11	<i>Victor Hugo parle</i>	54
12	<i>Le Banni</i>	55

13	<i>Vision</i>	56
14	<i>Mirage</i>	57
15	<i>Puits !</i>	58
16	<i>La Source</i>	59
17	<i>Arsura</i>	60
18	<i>La faute à qui ?</i>	61
19	<i>Le Pont</i>	62
20	<i>Le revers de la médaille</i>	63
21	<i>Ténèbres</i>	64
22	<i>Chronos</i>	65
23	<i>Mannequin</i>	66
24	<i>Congé</i>	67
25	<i>Liberté...</i>	68
26	<i>À l'horizon...</i>	69
27	<i>Bourrasque</i>	70
28	<i>Ouragan</i>	71
29	<i>Les Vents du large</i>	72
30	<i>Ma Compagne...</i>	73

### **III**

#### ***Poème à la mer***

	<b><i>Extraits de mon journal (fin)</i></b>	75
--	---	----

1	<i>Paysage</i>	76
2	<i>Inventaire</i>	77
3	<i>L'Écho</i>	78
4	<i>L'Isola che non c'è...</i>	79
5	<i>L'Allégorie du thon !</i>	80
6	<i>Arc-en-ciel</i>	81
7	<i>Les Marins</i>	82
8	<i>Poésie</i>	83
9	<i>Les Dauphins</i>	84
10	<i>Le Dauphin</i>	85



***I***

***Naufrage***

*Aux insulaires de l'Île de Montréal*

## *Extraits de mon journal (suite)*

Tous connaissent la question battue et rebattue : « *Quel livre emporteriez-vous sur une île déserte ?* » C'est bien là une interrogation de romancier, ou pire encore : de sondeur ! Et pourquoi pas : « *Quel serait votre livre de chevet ?* ». Encore faudrait-il qu'il y eût un chevet, un lit, et tout ce qui va généralement autour : des murs, une maison, un pâté de maisons, un hameau, une ville... ! Quoi qu'il en soit, la Providence ne m'ayant pas totalement abandonné dans cette fatalité, j'avais avec moi la *Bible*, *Les Travailleurs de la Mer*, de Victor Hugo, *Robinson Crusoé*, de Daniel De Foe, et *Le Petit Prince*, d'Antoine de Saint-Exupéry. Ne dit-on pas toujours que la Providence fait bien les choses ? !

Aussi ai-je pu recopier cet extrait du munificent livre de Hugo, où il dépeint avec une réalité saisissante les restes d'un naufrage :

*« La Durande avait la plaie qu'aurait un homme coupé en deux ; c'était un tronc ouvert laissant échapper un fouillis de débris semblable à des entrailles. Des cordages flottaient et frissonnaient ; des chaînes se balançaient en grelottant ; les fibres et les nerfs du navire étaient à nu, et pendaient. Ce qui n'était pas fracassé était désarticulé ; des fragments du mailletage du doublage étaient pareils à des étrilles hérissées de clous ; tout avait la forme de la ruine ; une barre d'aspect n'était plus qu'un morceau de fer, une sonde n'était plus qu'un morceau de plomb, un cap-de-mouton n'était plus qu'un morceau de bois ; une drisse n'était plus qu'un bout de chanvre, un touron n'était plus qu'un écheveau brouillé, une ralingue n'était plus qu'un fil dans un ourlet ; partout l'inutilité lamentable de la démolition ; rien qui ne fût décroché, décloué, lézardé, rongé, déjeté, sabordé, anéanti ; aucune adhésion dans ce monceau hideux, partout la déchirure, la dislocation, et la rupture, et ce je ne sais quoi d'inconsistant et de liquide qui caractérise tous les pêle-mêle, depuis les mêlées d'hommes qu'on nomme batailles jusqu'aux mêlées d'éléments qu'on nomme chaos. Tout croulait, tout coulait, et un ruissellement de planches, de panneaux, de ferrailles, de câbles et de poutres s'était arrêté au bord de la grande fracture de la quille, d'où le moindre choc pouvait tout précipiter dans la mer. Ce qui restait de cette puissante carène si triomphante autrefois, tout cet arrière suspendu entre les deux Douvres et peut-être prêt à tomber, était crevassé çà et là et laissait voir par de larges trous l'intérieur sombre du navire.*

*L'écume crachait d'en bas sur cette chose misérable. »*

Passage au bas duquel j'annotais ce commentaire, autobiographique : « *Le naufragé est à l'homme ce que l'épave est au bateau !* ».

*Jaillissement*

*Se 'l mie rozzo martello i duri sassi  
forma d'uman aspetto or questo or quello,  
dal ministro che 'l guida, iscorge e tiello,  
prendendo il moto, va con gli altrui passi.*

*Ma quel divin che in cielo alberga e stassi,  
altri, e sé più, col proprio andar fa bello  
e se nessun martel senza martello  
si può far, da quel vivo ogno altro fassi.*

*E perché 'l colpo è di valor più pieno  
quant'alza più se stesso alla fucina,  
sopra 'l mie questo al ciel n'è gito a volo.*

*Onde a me non finito verrà meno,  
s'or non gli dà la fabbrica divina  
aiuto a farlo, c'al mondo era solo.*

*Si mon marteau fruste à la pierre dure  
Sculpte telle ou telle forme humaine  
Inspirant son mouvement du ministre qui le guide et le tient  
il n'en suit pas moins la cadence d'un autre*

*Or si cet autre divin marteau hôte des cieux  
Sublime les autres et lui-même plus encore  
Aucun marteau ne se pouvant faire sans marteau  
Tous descendent de ce vivant martel*

*Et si le coup a d'autant plus de valeur  
Qu'il s'exhausse au plus haut de la forge  
Le sien jusqu'au ciel a volé au-dessus du mien*

*Pour autant si la divine fabrique ne lui vient en aide  
mon coup de marteau né seul au monde  
Toujours inachevé demeurera*

Michelangelo Buonarroti\*

À Nuccia

Naisse... de la terre et l'eau la vie, la sculpture  
La première gicle des doigts du Créateur  
Qui d'un bloc de glaise plasm<sup>\*</sup> un corps et un cœur  
Soufflant à travers l'homme une âme à la nature

La seconde jaillit de la main du sculpteur  
Qui incarne le désir à la pierre dure  
Insufflant toute son âme à sa créature  
– La force d'un esprit dépend de la hauteur

À laquelle il puise sa source : Michel-Ange  
Voyant un jour la fantasmagorie étrange  
Des nues moutonnantes déployées par le vent

La puissance inspirée de son génie fébrile  
Lui fit peindre au ciel la création d'Adam  
Puis il prit un nuage et y sculpta... une île !

\* Sonnet écrit par Michel-Ange vers 1528. La traduction est faite à partir d'une traduction en italien moderne réalisée par mon amie très chère, Nuccia Farina. Quant au sonnet *Jaillissement*, il a été créé en partie à Florence, Casa Buonarroti, la maison de Michel-Ange !

\* En italien, *plasmare* signifie donner forme, créer, pétrir. Le Robert Historique de la langue française nous dit d'ailleurs que l'origine du mot est celle-ci : « *Plasma* désigne concrètement ce qui est façonné, modelé ».

*L'Aube*

*Pas de plus mystérieux spectacle que cette irruption de l'aube dans un univers couvert d'obscurité. C'est le droit à la vie s'affirmant dans des proportions sublimes. C'est le réveil démesuré. Il semble qu'on assiste au paiement d'une dette de l'infini.*

*C'est la prise de possession de la lumière.*

Victor Hugo

La nuit s'écoule et meurt d'une seule étincelle  
 Ce peut être un matin une étoile un instant  
 Le jour lui succède dans l'espace du temps  
 Prenant sa naissance en quelque source éternelle

La vie coule d'un long fleuve tumultueux  
 Sauvage, avare en bonheurs mais riche en souffrances  
 Il charrie dans ses crues les peurs les espérances  
 Déroulant à l'infini son fil tortueux

L'homme en est conscient, qui erre non sans crainte  
 Parmi les corridors obscurs du labyrinthe  
 En croyant qu'au bout du tunnel une lueur

Une issue de soleil, un astre de lumière  
 Mettra fin pour toujours à l'inflexible douleur  
 De vivre ! Alors jaillira l'aube la première

*Aurore polaire*

« *On devait sabler un air pareil à l'origine du monde alors que, constituée des joues de tous les bébés à venir, la première aurore splendissait...* »

Saint-Pol Roux

*À Saint-Pol Roux et sa fille, Divine*

L'orage allume à grand feu le champ des étoiles  
 Le spectre des tons froids révèle un univers  
 Où les rouges sont bleus, indigos, jaunes, verts  
 Palette cosmique d'ions et de particules

De tempêtes glacées de lumière et d'éclairs  
 De foudres galactiques de poussières d'astres  
 La nuit s'y embrase au droit des pôles terrestres  
 Enluminant les cieux de divines couleurs

En peignant sur le champ, sous la bise solaire  
 Le halo somptueux du nuage polaire !  
 Envoûtés, les hommes n'en croyant pas leurs yeux

S'extasient face aux flux du vent multicolore  
 Qui semble hisser là-haut, souffle silencieux  
 La passementerie céleste de l'aurore

*Point du jour* \*

*...Dites-moi quand  
dites-moi quand  
(...)  
quand la nouvelle aurore  
et pour quand la lumière.*

Max Jacob

Seul sur mon îlot grugé par l'eau et le vent  
Je songe en contemplant les lueurs de l'aurore  
À la longue existence, au destin qui m'attend  
En pensant qu'il me reste à démêler encore

L'écheveau de la vie : passé, futur, présent  
Trame enchaînée aux fils du temps, un temps qui dure...  
Dans l'éblouissement lointain du firmament  
La rose immense de l'aube éclôt la nature

La terre sort du rêve et la nuit du sommeil  
Le ciel incendié s'embrase de soleil  
Quand, hostie lumineuse élevant son offrande

Jetant ses rayons d'or partout sur l'horizon  
Semblant intercéder pour le salut du monde  
L'astre du jour s'exhausse en brûlante oraison

---

\* Ce sonnet aurait pu s'intituler aussi bellement *Héliophanie*, parole splendissante forgée et revendiquée par Michel Tournier, homologuée par le Grand Robert, « aussi noble que le lent et majestueux lever du soleil qu'(elle) définit... », in *Lire* (n° 294 - Avril 2001)

*Élévation*

*Vois : je suis presque aveugle et j'aime la lumière*

Paul Éluard

Je cèle dans mon cœur un éclat de ciel bleu  
Captif, qui connaît sans recourir aux paroles  
Mon silence d'homme blessé plus qu'un aveu  
Heureux chiffon d'azur aux murs de ma geôle

Comble de grisaille je pénètre en ce lieu  
Quand se fait jour en moi une espérance folle  
Au-delà de l'éther, invisible, est un Dieu  
Dont je suis orphelin ~ En esprit je m'envole

Pour aller visiter les nuages le vent  
Les soleils et maintes galaxies, poursuivant  
Les ténèbres, longtemps, jusqu'à rejoindre un temple

D'où une Lumière me gagne et me remplit :  
Je surprands un regard, ce regard me contemple...  
Seul, j'entr'ouvre les yeux ~ Tout à l'entour, la nuit

## 6

### *Prière*

*Alors Moïse se voila la face, car il craignait de  
fixer son regard sur Dieu...\**

La nature et le rêve et le silence et l'air  
Le dépouillement poétique et la prière  
Le souffle qui frissonne et dans l'onde se perd  
La vue qui ose et se pose sur la lumière

En scrutant du regard cyclopéen des cieux  
Le jour l'œil du soleil, la nuit l'œil de la lune  
(N'avoir plus peur de fixer Dieu droit dans les yeux...)  
Sont autant de recours\* pour l'homme d'infortune

Ils lui racontent les beautés de l'univers  
De l'écume des mers aux dunes des déserts  
Les oasis des uns, des océans les îles

Mêlant le sable et l'eau à la terre et l'éther  
Pour abolir l'exil... Avec ses mots d'argile  
L'homme prie en versets, et le poète en vers

---

\* Exode 3, 6b - Voir aussi Exode 33, 21/23

\* Et de « secours »... ?



*Le Silence*

« *On entendrait, ce soir, le rayon d'une étoile remonter en  
tremblant le courant du zéphyr... »*

Paul Fort, *Hymne dans la nuit*

À *Rainer Maria Rilke*

Seule la nature sait, d'un concert de bruits  
Faire du silence ! Écoutez donc les chorales  
Des cigales ailées, ô belles provençales  
Mêler leurs cuivres aux mille et tendres cui-cui

Lorsque conversent dans la langue des oiseaux  
Piafs et alouettes, rossignols et corneilles...  
Écoutez la brise qui fait trembler les feuilles  
Ou la caresse du vent agitant les eaux

Écoutez partout l'heureux conciliabule  
Du monde susurrant à l'oreille incrédule  
De la créature sur l'herbe du jardin

Sa berceuse enchantée jusqu'à ce que repose  
La femme ou l'homme endormi\* rêvant sur son sein  
Au silence parfumé qu'exhale la rose

---

\* « *L'homme ou la femme endormie rêvant sur son sein* »

*L'Air du temps**À Nina Ricci*

Pourquoi m'entêter à composer des poèmes  
À l'heure où l'art croupit au fond d'un débarras  
Où trop de créateurs fort satisfaits d'eux-mêmes  
N'ont pour seul objectif que l'œil des caméras ?

Pourquoi rimer encor sur les pas de Racine  
Des vers de Hugo, des sonnets de Heredia  
Des odes de Musset, Vigny ou Lamartine  
À l'âge virtuel et l'ère hypermédia ?

Car la langue est forêt ! pleine de folles herbes  
Où les jeunes plants poussent au flanc des vieux arbres  
Dont ils tirent leur sève et puisent leurs substrats

Avant d'épanouir, de croître et, autonomes  
De séduire enfin les plus subtils odorats  
Par les notes de cœur de leurs riches arômes...

*Sieste en forêt**Sonnet imaginaire en faveur du déboisement*<sup>(\*)</sup>

Sombre enchevêtrement végétal où la faune  
 Moins insidieuse qu'un boa constrictor  
 Se lovant au cou du musculeux leñador  
 Somnolent le long des berges de l'Amazone

Hante la jungle de myriades de bruits :  
 Ça grouine, chuinte, cricelle, bouboule  
 Ralle, roume, feule, coasse, caracoule  
 Chicote, peupleute, stridule, drense ou huit...

Puis çà et là une tronçonneuse rugit  
 Qui ajoute son cri d'enfer à ce vacarme  
 Mais sans plus déranger le cadavre qui gît

L'anaconda rampant alors parmi les arbres  
 Regagne l'antre aux milliards de larmes d'eau  
 Laissant la charogne au majestueux tombeau

<sup>(\*)</sup> Dès 1990, la mise à sac de la forêt tropicale était perpétrée au rythme dément de 17 millions d'hectares à l'année\*, soit environ 1 ha toutes les deux secondes ! En d'autres termes, depuis que j'écrivais ces lignes, c'est un peu comme si d'industriels bûcherons avaient déjà éradiqué plus d'un quart de l'Amazonie... Il est vrai qu'Amazone ne rime pas richement avec ozone dans toutes les langues, à Rio comme à Kyoto. Et encore : que dire de M. Bush qui ose malgré tout nous faire le coup de la conférence buissonnière ? Omen nomen...

\* Source : Cérès n° 1 - Revue de la FAO

## *Trilogie de l'Arbre*

*Ce que René Magritte a écrit sous le tableau réaliste d'une pipe : – « Ceci n'est pas une pipe » –, tout écrivain devrait le mentionner sous chacune de ses paroles. Qu'il écrive au hasard du papier le mot « arbre », il devrait immédiatement ajouter – « Ceci n'est pas un arbre » –, car le mot « arbre » inscrit sur une feuille ne ressemble en rien à un arbre...*

Peter Bichsel

*Vous ne pouvez empêcher l'arbre d'être libre...*

Pierre Emmanuel

*L'Arbre I*

*J'ai tant et tant rêvé de trouver un arbre qui fût le mien, enraciné dans un coin d'herbe. Rêvé l'ombre paisible d'un feuillage lent qui bouge : rester là, assis pour un temps, le dos collé contre le tronc. Un arbre, faute d'une maison à soi. Un arbre seul contre lequel se tenir seul, adossé à l'écorce, face à l'horizon grand ouvert, et la route, le chemin, le temps. Les vertèbres soudées à l'obscurité solide de ce tronc où la vie pousse obstinément. Au-dessus, la lumière, agitée et sonore : son ciel vert et vivant.*

Jean-Michel Maulpoix

Entrelacs de feuilles, de branches, de rameaux  
 Nouveaux, fouillis, dédale inondé de lumière  
 Halo projetant d'une silhouette altière  
 Le reflet tremblant à la surface des eaux

Compagnon solitaire autant que moi, poète  
 Au chef ébouriffé, à l'écorce en haillons  
 J'ai fait de toi mon tronc des lamentations  
 Où je pleure où je crie en me cognant la tête

Pour exprimer mon ire et dire mon refus  
 Pendant que toi, tu crois, bien planté sur ton fût  
 Puisant tes ressources à ton intime sève

Ta vie est mon espoir, ta vue est mon secours  
 Or pourquoi jamais aucun oiseau, même en rêve  
 Ne se pose sur toi, ni les nuits, ni les jours ?

*L'Arbre II*

*Où laisser pousser mes racines, en quel amour, quelle terre, quelle langue, quel corps aimé de femme aimée ? Et vers quel ciel m'épanouir, quel esprit, quel dieu, quel savoir ? Et quels chants accueillir, quelles nichées, quels envols ? Quel vent dans mes feuillages ? Quels insectes ? Quels fruits ? Quel soleil ou quelle pluie ? Quelle reverdie ? Quelle chute ? Quelles couleurs ? Quelles saisons ? Quels couples d'amoureux enlacés dans mon ombre ? Et quels coups de couteau légers de leur cœur à mon cœur ?*

Jean-Michel Maulpoix

Arbre, je n'ai pas encore évoqué tes fruits  
Si nombreux, si juteux et goûteux, bons à boire  
Et à manger, frais et charnus, blancs comme ivoire  
Jamais je n'en manque, ni les jours, ni les nuits

Toujours ils mûrissent, toujours ils me sustentent  
Réconfortants à l'âme et nourrissants au corps  
Ils se laissent cueillir, à pleines dents j'y mords  
Rendant grâce au ciel de tes moissons abondantes

De ces fruits qui tombent, répandant leur odeur  
Lorsqu'à terre éclate leur trop mûre rondeur...  
Bel arbre méconnu, absous mon ignorance

Je voulais d'emblée te baptiser Poémier\*  
Mais en hommage à telle exquisite Providence  
Mannier sera ton nom, tu le porteras mieux...

---

\* « Je suis un arbre à poèmes : un poémier... » Paul Fort

*L'Arbre III*

*Il fut un temps où je poussais dans mes racines de par ici, ne connaissant des lointains que la rêverie et de la langue les mots les plus approximatifs. Mais j'ai quitté l'allée de buis et le petit jardin. Je ne m'alimente plus en eau par les racines mais par le ciel. (...)*

*Mes seules racines sont de papier : des livres, des pages accumulées, des lettres que je ne me résigne pas à jeter, des timbres découpés recueillis dans des boîtes. De mon arbre, n'existe que le feuillage, des feuillettes pour des chants articulés par d'autres : ils se posent, puis s'envolent, ils ont de gais plumages et font des nids très haut perchés.*

Jean-Michel Maulpoix

L'arbre et son feuillage emplis de mes maux et cris  
 À l'ombrage desquels j'affronte les orages  
 La sève au cœur du tronc est l'encre dont j'écris  
 Sur la noirceur de l'écorce rompue en pages

Les paroles qui ploient mon âme et mon esprit  
 Et ma langue alourdie et les gravides branches  
 Gonflées de jolis fruits dont mon goût est épris  
 Mûrs de saveur délice aux pulpeuses chairs blanches

De ses racines si profondes dans le sol  
 À la cime si haute et propice à l'envol  
 S'élancent en flèche mes mots à tire d'ailes

Vers d'autres horizons au plus clair de l'azur  
 Ils trissent joyeux tels des volées d'hirondelles  
 Migrant loin dans les ciels bleus d'espoir et d'air pur

*Seul*

*Tout arbre chez nous se tient debout comme un homme,  
mais immobile ; enfonçant ses racines dans la terre, il  
demeure les bras étendus.*

Paul Claudel

A-t-on jamais planté un poème tout noir  
Plongeant ses racines aux tréfonds du néant ?  
Quand l'inspiration s'égare dans le soir  
Même la Muse échappe au poète en riant

En fuyant lâchement. Lui, tout pauvre qu'il est  
Chargé de mots dérisoires et encombrants  
Parlant dans le vide, il songe à capituler  
Arbre blessé tronc agressé ployant les bras

Épouvantail pouilleux délaissé des enfants  
Qui tient debout avec une croix dans le dos  
- Piètre semblable à son frère le vagabond !

Il a pour compagnie son seul tas de haillons  
Souvent le vent, des fois les oiseaux et leur chant...  
Arbre ou épouvantail, nu au milieu d'un champ,

***JE CRIE***



*Anachorète*

*Le monde est ma prison...*

Pierre Reverdy

Échoué sur une île, errant sur un rocher  
Cachot à ciel ouvert plus obscur qu'une tombe  
Que pourrait le soleil pour l'avenir si sombre  
D'un bonhomme esseulé sur son écueil perché ?

Avais-je à mon insu une âme de stylite  
Pour vivre abandonné de la sorte, éperdu  
Muet plus qu'un mort de n'être pas entendu ?  
Non ! Point d'attrait pour la vocation d'ermite

Juste un naufrage, hélas ! Juste un exil, haï !  
Tous les jours que Dieu crée, toutes les nuits aussi  
Mes lèvres prononcent une même prière :

Seigneur, Toi qui façonnas la terre et les cieux  
Fais que ma vie soit éclairée par la lumière  
Du reflet de l'amour des hommes dans leurs yeux

***Retrouvailles***

*Il vous naît un ami, et voilà qu'il vous cherche,  
Il ne connaîtra pas votre nom ni vos yeux...*

Jules Supervielle

Que dirai-je au premier être que je verrai ?  
Rien ! Pourquoi parler s'il suffit d'un seul échange  
Entre nos deux regards, ponctué d'un silence  
D'une émotion tels... À quoi les comparer ?

À la fièvre de l'explorateur qui navigue  
Et brave des années l'océan inconnu  
Lorsqu'il foule une terre où il est bienvenu ?  
Au père serrant dans ses bras l'enfant prodigue

À une mère ? Aux soldats qui rentrent chez eux ?  
Aux reclus libérés, aux fous, aux gens heureux ?  
À la femme aimant l'homme, à l'homme aimant la femme ?

Je lui dirai juste à l'heure où je le verrai  
De ma plus belle voix et de toute mon âme  
Le legs de mes parents : - « *Je m'appelle Le Ray !* »

*Ma Maison*

*S'il vous plaît... dessine-moi une maison !*

Quelques traits de crayons esquissent un pourtour  
Un joli toit pentu et une cheminée  
Soufflant doucement son panache de fumée  
Rouge et blanc sur fond bleu avec du vert autour

Une porte sans clef au seul mur de façade  
Une fenêtre et plein de taches de couleur  
Un arbre un soleil jaune un nuage une fleur  
Ou parfois dans un coin, un cheval qui gambade

Un oiseau qui vole un bambin tout à ses jeux  
Témoignage innocent d'un univers heureux  
D'une maison charmante, une belle chaumière

Où le feu indique la chaleur d'un foyer  
N'ayant pour seule ombre à ce tableau de lumière  
Que l'absence des parents de l'enfant choyé...

*Sonnet dédié à Papa et Maman*

*L'Enfant*

*... c'est le devoir de l'aïeul d'être tendre  
et du ciel d'être bleu...*

Victor Hugo

*À mon arrière-grand-père, Charles Guérit  
À Vincent et Félicité, Edmond et Madeleine  
que je n'ai jamais connus et dont je ne sais rien...  
Ai nonni di Geni*

Rêve ou réalité, je vois\* mes grands-parents  
Me raconter de jolies et tendres histoires  
Leurs amours leurs départs leurs échecs leurs victoires  
Les idéaux jamais perdus de leurs vingt ans

Avec dans leur cœur une très grande sagesse  
Et des mots plein les yeux, des rayons plein la voix  
Je me souviens si fort que j'étais - je le crois -  
Sous l'immense pouvoir de l'immense tendresse

De mes aïeuls Le Ray, de mes aïeuls Durand  
Ils accompagneront toute sa vie durant  
De leur invisible et chaleureuse présence

Leur petit-fils qui porte sur son front le sceau  
Indélébile et doux, de leur céleste absence  
Du loin de leur tombe, penchée sur son berceau !

---

\* Ou "j'entends", au choix...

*Exil*

Monologue d'un fils du Vent :

– « *Où est ma Terre*

*Terre originelle où naquit ma destinée*

*Terre où ma mémoire d'homme est enracinée*

*Terre dont la Vigueur irrigua mes viscères ?*

*Que reste-t-il de moi en la terre de France*

*À part une trace à la mairie de Bordeaux*

*Ou les restes de mes Parents dans leur tombeau*

*Et des lambeaux épars de ma fragile Enfance ?*

*Il y a la Langue que je ne parle plus*

*Je l'aime autant que la Liberté un reclus*

*Elle m'est un peu mère, elle m'est un peu fille*

*Un dernier point d'attache au Sol de mes Aïeux*

*Dieu ! que ma Patrie soit ici-bas ou aux Cieux*

*Aurai-je un jour un Foyer et une Famille ? »*

*Romance...**En étrange pays dans mon pays lui-même*

Aragon

*Au Pays que j'aime...**À Bernard Pivot*

Fut-il doux, le triste Pays de mon enfance ?\*  
 Non ! Il ne fut point doux, mais dur, et aigre, et rance  
 Terre amère où je suis passé de la naissance  
 À l'être adulte en éludant l'adolescence

Pays de deuils, de noire détresse et d'absence  
 De fausses condoléances, de malveillance  
 D'hôpitaux psychiatriques, de violence  
 De vagabondages, de beuveries, d'errance

Terre opposant l'indifférence, le silence  
 L'ingrat refus, l'intolérance et l'insolence  
 À ma jeune, saine, innocente dissidence

Ô Pays que j'aime !... pour toujours ta souffrance  
 A fini par tuer en moi toute espérance  
 De jamais revenir vivre en Terre de France

---

\* « *Dans un pays d'enfance retrouvée en larmes...* » - disait Oscar Vladislav de Lubicz-Milosz

« *Douce France cher pays de mon enfance*  
*Bercée de tendre insouciance*  
*Je t'ai gardée dans mon cœur...* » - chantait Charles Trenet

*Où avais-je la tête ?*

*Qui que nous soyons, nous sommes des ignorants. Ignorants de ceci, sinon de cela. Nous passons notre vie à avoir besoin de révélations. Il nous faut à chaque instant la secousse du réel. Le saisissement que la lune est un monde n'est pas l'impression habituelle que nous donne cette chose ronde inégalement éclairée paraissant et disparaissant à notre horizon.*

Victor Hugo

Ce soir la mer soupire un tendre friselis  
 Je m'endors. bercé au doux clapotis de l'onde  
 Au souffle nocturne de l'air chargé d'iode  
 Sous un dais lacté d'étoiles pour ciel de lit

Je rêve. La lune semble hausser un sourcil  
 Dardant le jaune iris de son œil de cyclope  
 Saisissant de sa vue perçante et nyctalope  
 Le cauchemar qui m'émeut d'un obscur babil :

Noyé dans l'océan, liquide immensitude  
 Je hurle. M'ébats. Fou en cette solitude  
 Condamné à y sombrer pour l'éternité...

L'astre me dit alors : « *Quitte donc ta planète  
 Les luniens sont des gens plein d'humanité  
 Nous avons accueilli déjà plus d'un poète !* »

*La Voie lactée*

*– Petit-Poucet rêveur, j'égrenais dans ma course  
Des rimes. Mon auberge était à la Grande-Ourse  
– Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou*

Arthur Rimbaud

Je m'en irai donc, seul, un pied près de mon cœur  
Lançant l'autre dans une céleste marelle  
Sautant de case en case et d'étoile en étoile  
Poète somnambule en quête du bonheur

Pèlerin de l'univers franchissant par bonds  
Les cieux dans la chevelure ailée des comètes  
Courant après la folle errance des planètes  
Et portant leur traîne aux reines des vagabonds

Oui ! pour toujours allant ma route de bohème  
Semant dans le grand champ lacté là un poème  
Ici un pleur ou deux, là une pluie de mots

J'écouterai parfois, assis sous la grande arche  
– Chemineau blessé ôtant ses lourds croquenots –  
Lentement s'avancer « la douce nuit qui marche »...



## *Éloignement*

*« Aucune terre en vue. Pas une voile. Toute cette immensité était déserte, et l'île occupait le centre d'une circonférence qui semblait être infinie... »*

Jules Verne, *L'Île mystérieuse*

Loin dans l'au-delà, dans l'espace et dans le temps  
 Dans la pénombre et le silence impénétrables  
 Sphère de lumière aux rayons étincelants  
 Brille au cœur de la nuit la belle boule bleue

Larguant les amarres des constellations  
 Comme Magellan y découvrit son nuage\*  
 Au bout d'infinies circumnavigations  
 Je changeai de cap et entrepris le voyage

Du retour ! C'est ainsi que je tombai du ciel  
 Succombant aux chants de l'attraction terrestre  
 Échoué sur cet îlot providentiel

Aussi loin du monde que la terre des astres...  
 Depuis ce jour je prie, seul sur ce morne\* écueil  
 Que mon île ne se transforme en mon cercueil !

---

\* Le Grand Nuage de Magellan est la galaxie la plus proche de la terre. Située quand même à 170 000 années de lumière (50 kiloparsecs, dirait un astrophysicien).

\* En créole antillais, un morne est un monticule, une petite montagne arrondie isolée au milieu d'une plaine d'érosion ! *Petit Robert de la langue française*

## *L'Écueil*

*Pour ceux qui, par les hasards des voyages, peuvent être condamnés à l'habitation temporaire d'un écueil dans l'océan, la forme de l'écueil n'est point chose indifférente...*

*Un écueil voisin de la côte est quelquefois visité par les hommes ; un écueil en pleine mer, jamais. Qu'irait-on y chercher ?... C'est une nudité dans une solitude. C'est une roche, avec des escarpements hors de l'eau et des pointes sous l'eau. Rien à trouver là que le naufrage.*

*Ces espèces d'écueils, que la vieille langue marine appelle les Isolés, sont, nous l'avons dit, des lieux étranges. La mer y est seule...*

Victor Hugo, *Les travailleurs de la mer*

C'est une nudité dans une solitude !  
 Qu'ajouter à cela ? que l'écueil est un lieu  
 Oublié des hommes, et oublié de Dieu ?  
 Ou parler d'une troublante similitude

Entre un crâne et l'île, telles deux gouttes d'eau ?  
 D'un caillou inculte, belle lapalissade !  
 D'un barbu seul et nu, quelle robinsonnade !  
 Quand tout a été dit, que dire de nouveau ?

Qu'une île peut aussi être oasis, refuge  
 Escale, havre de paix, arche aux jours de déluge  
 Que les hommes sont nés pour la fraternité

La mer et la beauté créées pour être vues  
 Et que depuis toujours et pour l'éternité  
 Les vérités reçues\* gagnent à être crues ! ?

---

\* ou "données"...

*Patience dans l'azur*

*Patience, patience,  
Patience dans l'azur !*

Paul Valéry

Le ménure vint se poser sur mon épaule  
Au retour d'une harassante migration...  
Prends une plume dit-il me tendant son aile  
Qu'elle témoigne ce qu'il en est des saisons

Aérienne aux doigts du poète elle frôle  
Le papier qui se creuse de profonds sillons  
Muant le chant d'oiseau en humaine parole  
Le poème en lancinante incantation

Pensées si confuses, grondement ou murmure  
Il n'est que d'exprimer la quête du Bonheur  
Le Bonheur qui bruisse et caresse la ramure

Feuillage ombreux cher au cœur de tout voyageur  
Silence un peu encor... de peur qu'on ne m'emmure !  
Le poète, tel l'oiseau-lyre, attend son heur

*La Couleur du ciel*

« On pourrait imaginer que quelqu'un écrivît une histoire du bleu... »

Rainer Maria Rilke

À Jacques Prévert

Pablo Picasso

Dans le ciel les oiseaux imaginent leur danse  
 Fabuleux Picasso période Bleue ! Bleus  
 Sont leurs plumages, bleus les nuages des cieux  
 Bleu semble l'air dont l'on boirait la transparence

Bleu le céleste azur, pur clair et lumineux  
 Bleus le globe et les yeux de nos amours d'enfance  
 Bleu l'océan dont la couleur garde encor trace  
 De l'eau du déluge ~ Mer Ciel et Terre : Bleus !

Oh ! le Bleu ! Hantise des uns, désir des autres  
 Les soucis de l'homme sont si lointains des nôtres  
 Disent les colombes qui dessinent dans l'air

Imperceptiblement, de leurs jolies\* volutes  
 L'invisible cage où meurt dans le monde amer  
 L'homme un bleu au cœur, proie des haines et des luttes !

---

\* Variante muette : ... « de leurs blanches volutes »

*Les Couleurs de la mer**L'encre, cette noirceur d'où jaillit la lumière*

Proverbe Seiche\*

Dans la mer les couleurs ne sont pas des couleurs :

La faune et la flore des océans magiques

Les eaux féériques des grandes profondeurs

Les cœlacanthes\* et les poissons pélagiques

Les pêcheurs de l'abysse ou poissons-lumineux\*

Les poissons-clowns, les poissons-chats, les poissons-lunes

Les noirs oursins et leur caractère épineux

Les coraux et les algues, vertes, rouges, brunes

Tout est sombre ! En attente qu'un rai de soleil

Vienne iriser d'éblouissantes bigarrures

Le frisson qui agite l'immense sommeil

Et rendre leurs couleurs aux bancs de créatures

Peuplant cet Atlantide\* sans jour et sans bruit

Où règnent souverains le silence et la nuit !

---

\* L'alexandrin est de Victor Hugo.

\* *Latimeria chalumnae*, pêché pour la première fois le 22 décembre 1938 alors qu'on croyait cette espèce éteinte depuis au moins 60 millions d'années ! In *Encyclopédie Larousse de la Nature*, La Faune et la Flore, 1993

\* *Linophryne polypogon*, espèce de grande profondeur que l'on peut rencontrer jusqu'à 4 000 mètres. In *Encyclopédie Larousse de la Nature*, La Planète de la Vie, 1993

\* Une île est au féminin, un monde au masculin...

*La Goutte d'encre*

*Il dit non avec la tête  
 mais il dit oui avec le cœur  
 il dit oui à ce qu'il aime  
 (...)  
 avec des craies de toutes les couleurs  
 sur le tableau noir du malheur  
 il dessine le visage du bonheur*

Jacques Prévert, *Le Cancre*

Aujourd'hui tout est gris. Pas de craies de couleur  
 Que du noir et du blanc, difficile de peindre  
 La face du bonheur sur les eaux de la mer  
 Pour allumer de joie le visage du cancre

Comme afflue la marée monte le désespoir  
 Alors je plonge mon poing dans cette mer d'encre  
 Pour en ramener une goutte au bout du doigt  
 Réagir, combattre, ne pas me laisser vaincre !

D'un geste de défi je lève un bras tendu  
 Le majeur et l'index en V de la victoire  
 La main ruisselante, lorsque la larme noire

Gicle au sol en traçant un signe inattendu :  
 Splash ! Une tache en cœur, un cœur\* pour dire *j'aime*  
 Le cancre aurait voulu en écrire un poème !

---

\* Variante : ... un cœur qui dit *je t'aime*

*Le bruit, le goût, l'odeur de la mer*

La mer créée pour la vue, l'odorat, l'ouïe  
Harpe mélodieuse aux infinis accords  
Sa brise délicate harmonise mon corps  
Couvrant ma peau hâlée de soleil éblouie

Sa caresse berce mon regard grand ouvert  
Mes sens en proie aux perpétuelles ivresses  
L'air est chargé de sel et de douces promesses  
Puis je plonge et fouille son beau frisson bleu-vert

L'eau m'infiltré partout, oreilles yeux narines  
Toujours plus ivre, je nage, et la gent Poisson  
S'enfilant dans l'effluve et les senteurs marines

Scrute médusée cette espèce de garçon  
Frôlant quelque chevelure alguée au passage  
Qui fend l'eau vaste et profonde, et qui nage, nage...

*Naufragé*

*Ô Nuit ! océan noir aux lumineux flots !  
 Sur quelle rive blanche, amoureuse et ravie  
 Dois-je aborder un jour, naufragé de la vie ?*

Jean Rameau

Je voulus traverser l'océan à la nage  
 ( Ne riez pas, certains l'ont bien fait ! ) Or j'eus peur  
 De finir sans avoir terminé mon voyage  
 Déchiqueté menu par quelque prédateur

Puis voulant être Icare et en suivre la trace  
 Je grimpai au rocher culminant de l'îlot  
 D'où je pris mon envol d'un élan, non sans grâce  
 En m'abyssant à pic dans un plouf rigolo !

J'escogitai alors l'ultime tentative  
 Pour transmettre un signe de moi à l'autre rive  
 Embarquant sur un tronc cette horde de vers

Xylophages. Lecteur, si tu lis ce poème  
 Mon radeau de fortune aura franchi les mers  
 Arrivant par miracle à s'en extraire indemne !



*À suivre...*

*Et je restais interdit  
Comme un coquillage gris  
Déserté par l'océan  
Et dont le silence et l'âge  
Bourdonnaient seuls sur la plage.*

Jules Supervielle

Quand vient le soir je dors, mais tout le jour je parle  
Je converse avec l'eau la pluie la mer le vent  
Les oiseaux les rochers l'éclair et l'ouragan  
Ou l'écume moussant quand l'onde bleue déferle

Parfois j'alterne un peu et tout le jour j'écris  
D'un galet taillé qui ressemble à s'y méprendre  
À un crayon pointu gravant le sable tendre  
De pleins et déliés, puis je ponctue mes cris

De virgules d'algues ou de points coquillages  
Lors le croc de la vague arrive et mord la plage  
Pour rouler au large mon discours embrouillé

D'un remous il l'échoue sur les lointains rivages  
Où se forme au sol une ligne en pointillé  
Vestiges d'une guirlande de coquillages...

## *II*

*« Ô temps ! suspends ton vol... »*

Alphonse de Lamartine

## *Extraits de mon journal (suite)*

L'île déserte est un néant qu'il s'agit de peupler, ou plutôt de penser, puisqu'il n'y a personne ! Une véritable *terra incognita* à découvrir, un espace à structurer en soi et hors de soi pour pouvoir l'habiter : le naufragé devient par excellence explorateur de lui-même et du monde qui l'entoure.

L'île est comme la lune : dichotome ! selon l'humeur du jour et le degré d'acceptation ou de refus du moment : île-prison ou île-poésie, île de rélévation ou de désir, île-cauchemar ou île-utopie, etc. Or imaginez la dichotomie de la lune comme la représentation du yin et du yang, un couple d'éléments organiquement imbriqués l'un dans l'autre, tels la vie et la mort, l'amour et la haine, la mère et le fœtus, symbiotiquement indissociables, une unité duale : *Terre/Mer, Présence/Absence, Océan/Désert, Solitude/Société, Homme/Femme...*

Ces subdivisions – au sens où elles font partie intégrante d'un tout – n'ont pas d'ordre précis ni de démarcation exacte. Elles baignent dans le flou. À partir du naufrage, la chronologie des événements supposerait une certaine logique dans leur succession, mais le temps se charge d'effacer les distinctions trop nettes et de vous jeter dans un pêle-mêle où la seule règle qui demeure est la confusion, rendant indispensable et vitale la recherche perpétuelle d'un équilibre, entre soi et soi-même, soi et les autres, soi et les choses, ou vice-versa et cætera.

Car dans une (in)fortune de mer, le temps pas plus que la logique n'ont cours, n'ont de contours ! Seul demeure l'homme, perdu entre l'île et le monde, sur lequel il voudrait mettre pied : *un petit pas pour l'humanité, mais un grand pas pour le naufragé !...*

Dans l'attente, je me confortais en ressassant à l'infini ces mots de Robinson Crusoé, « *pour délivrer mon esprit des pensées qui l'assiégeaient et l'accablaient chaque jour.*

*Comme ma raison commençait alors à me rendre maître de mon abattement, j'essayais à me consoler moi-même du mieux que je pouvais, en balançant mes biens et mes maux, afin que je pusse bien me convaincre que mon sort n'était pas le pire ; et j'établis, ainsi qu'il suit, un compte très fidèle de mes jouissances en regard des misères que je souffrais : ...*

*En somme, il en résultait ce témoignage indubitable que, dans le monde, il n'est point de condition si misérable où il n'y ait quelque chose de positif ou de négatif dont on doit être reconnaissant. » !*

# 1

## *Le Gardien de l'île*

*« Dans ce monde qui se défait, ce qu'il voudrait  
sauver est la chose la plus fragile : ce pont marin entre  
ses yeux et le soleil couchant... »*

Italo Calvino

*À Maurizio*

Je suis le gardien, du rêve et des symboles  
De l'onde et du rocher, de l'île et du soleil  
De l'aube éblouissante et du couchant vermeil  
Des récifs plus confus que massifs d'acropoles

Des vestiges d'hier, des espoirs de demain  
Pour ancrer l'avenir aux fonds de nos mémoires  
Donner un port d'attache aux songes des nuits noires  
Et réconcilier les affamés de pain

Inassouvis d'amour et assoiffés d'eau fraîche  
À la beauté du monde et à l'heureux solfège  
De la nue dans les airs, du silence et du vent

À la secrète vie de l'esprit et de l'âme  
De l'enfant, la femme et l'homme au regard ardent  
Où scintille de joie l'originelle flamme

## *Le Phare et le gardien*

S'il y avait eu un phare, j'aurais au moins pu avoir l'illusion d'être un allumeur de réverbère et d'être utile pour ma planète. Or je me remémorais les mots du Petit Prince :

*« – Celui-là est le seul dont j'eusse pu faire mon ami. Mais sa planète est vraiment trop petite. Il n'y a pas de place pour deux... »*

Le phare dressé comme une statue de Pâques  
 Agonise en silence, presque aveugle et sourd  
 Ployant sous le joug d'un isolement trop lourd  
 Chandelle immense soufflée par mille tempêtes

L'homme, pour consoler son compagnon de pierre  
 Dont l'ombre imaginaire accompagne ses pas  
 Depuis le jour lointain - il ne s'en souvient pas -  
 Où il toucha l'île, guidé par sa lumière

Contre sa masse humide\* a collé tout son corps  
 Étreignant son ami de ses bras grands ouverts  
 Comme pour l'empêcher de sombrer dans l'abîme...

Dans son œil un dernier éclair de vie a lui  
 Mais tourné vers la mer, dans un soupir ultime  
 Le vieux phare en mourant s'est éteint dans la nuit

---

\* ou "froide"

*Le premier homme*

« *Les limites de ma parole sont les limites de mon univers !* »

L. Wittgenstein

En rêve l'homme nomme le monde et les êtres  
 Dans la stupeur naissante et l'émerveillement  
 De voir le grouillement fertile des espèces  
 Et l'originelle splendeur du firmament

Transporté en esprit de l'équateur aux pôles  
 L'homme appelle tous les êtres du Paradis  
 Atlante portant sur sa tête et ses épaules  
 Le poids de les connaître après les avoir dits

Or en cette éternelle vie de la nature  
 Il sent que manque encor l'unique créature  
 Qu'il sait sans l'avoir vue... Songeant dans son sommeil

À celle qu'il attend\*, belle âme de son âme  
 L'homme est fort étonné de surprendre au réveil  
 L'éclat brillant sur lui des beaux\* yeux de sa femme

---

\* À celle qui l'attend... ?  
 \* “doux yeux de sa femme...”

*Les femmes après tout sont peut-être des rêves*

(Victor Hugo)

*Post-scriptum qui raconte des rêves nichés dans  
l'amour. La mer repose à mes côtés.*

Sous-Commandant Marcos

Jolie femme enlacée contre ma solitude  
Écrase tes seins lourds sur ma poitrine nue  
Plaqué ton ventre moite à mon ventre tendu  
Gémissant dans mes yeux ta douce haleine émue

Lèche ma peau chaude telle une jeune chienne  
Houlant ton corps jusqu'à devenir océan  
Je bois à tes rouleaux, naufragé volontaire  
Baigneur rassasié des eaux bleues de la mer...

Ô beau rêve tendre que chaque soir je songe  
Lorsqu'au creux de ma couche, en mal d'amour je plonge  
Cherchant à bannir le vide d'une caresse

À mon oreille halète une femme en soupirs  
Belle enchanteresse, imaginaire maîtresse  
Rompue par l'orgasme... alors que mon rêve meurt !

*Austère*

Île \*

Massif de roche éclaboussé d'écume  
 Sauvage nudité enveloppée de brume  
 Ton ombre est un triste temple à la Solitude  
 Déesse d'une nuit d'où jamais ne point l'aube

De tous les maux Elle est de loin le plus terrible  
 Cette Ève fatale cette Putain horrible  
 Qui viole mon cœur depuis la première heure  
 Où je sortais vagissant du ventre à ma mère

Que de fois aurais-je détesté ma naissance  
 D'avoir livré à la vie ce fruit de l'absence  
 Que je suis ! Ô Peine ô Solitude indicibles

Vous êtes infinies, serez-vous invincibles ?  
 La parturiente enfanta une âme nue  
 Et d'alors je pleure sur la Femme inconnue

---

\* Robert Sabatier écrit : « *Si la solitude murmure, que l'île soit,  
 mais au cœur d'un archipel : on veut aimer...* »



*Obsession*

Femme !

M'enfour à nouveau dans tes entrailles  
M'y perdre, m'y cacher sans m'éloigner jamais  
Dorloté et bercé sous le regard aimé  
À l'abri des sombres malheurs et des batailles

Je suis seul, je sais ! Mais...

– Il n'y a point de "mais"

Qui vaille. Solitude aux cruelles entailles  
Tu ouvres en mes chairs de si béantes failles  
Que l'homme exilé croit qu'il est vain de rimer !

Une Femelle qui me fasse sentir Mâle  
Apaise mes instincts, mon Envie bestiale  
Je veux.

– Pardonne, ô toi, ma vile obsession

Quand tout l'être – l'esprit le corps le cœur et l'âme –  
Corde hypertendue sous l'arc de la Passion  
Décoche le Désir dans ton cœur dur, ô Femme !

*Sensuel*

*Femme, un parfum d'amours je trimballe sur moi...*

Je suis sensuel comme une bête, un félin  
Déployant sa masse d'une aisance sauvage  
À l'affût d'une prise, en quête d'un carnage  
Comme un marin solitaire halant un filin

Au regard clair, aux traits burinés par le large  
Sensuel comme deux lèvres pleines, carmin  
Éclatées par les dents d'un émail blanc-satin  
Bouche entr'ouverte qui ébruite son message

D'Amour. J'envie la femme belle d'impudeur  
D'immerger mon nez dans ses plus tendres odeurs  
Inassouvi comme lorsque l'étreinte est brève

Mon ventre noueux est rempli de passion  
Et couve cent et mille éruptions de sève  
Que j'éjacule pour une Conception...

*À Genny*

*Une vie la nuit*

Un homme s'est levé dans le matin, enfant  
Déposant un regard neuf sur l'aube nouvelle  
Ouvrant les bras vers l'absence de Celle  
Qui l'eût chéri, aimé, pour longtemps, très longtemps !

Dans le silence épais du monde l'entourant  
Sa Solitude luit d'une flamme éternelle  
À sa prunelle Elle jette mille étincelles  
Éclats de douleur dans l'œil éteint d'un mourant

Qu'il vécût cent siècles qu'il respirât un jour  
Mieux valait en finir que d'être sans amour  
L'homme naquit à l'aube, il mourut la nuit même

Aurore d'espérance et couchant sans espoir...  
Comment vivre s'il n'est une femme qui m'aime ?  
Il y eut un matin, puis il y eut un soir

*À Danielle*

*Testament*

*Que reste-t-il de lui dans la tempête brève ?*

*Qu'est devenu mon cœur, navire déserté ?*

*Hélas ! Il a sombré dans l'abîme du Rêve !*

Émile Nelligan, *Le Vaisseau d'Or*

« *Questi soltanto i pochi, forse neppure i veri.* »

Ignazio Passanisi

Pour dire en vers leur âme, ô Poésie jolie  
 Dire en paroles vraies leurs plus noirs désarrois  
 Combien de poètes connurent la folie ?  
 Moururent en loques, alors qu'ils étaient rois ?

Devinrent-ils fous parce qu'ils étaient poètes  
 Ou naquirent-ils dès l'œuf poètes et fous ?  
 Hommes, femmes, en proie à d'antiques tempêtes  
 Au génie chaviré par d'énormes remous

Leur for intérieur transformé en geôle  
 Ils furent artiste ou peintre ou sculptrice folle  
 Habitant leur œuvre tels d'autres leur maison

Faisant corps avec leur art plus qu'avec eux-mêmes  
 À en perdre la vie, le rêve et la raison  
 Tous fous d'amour de nous léguer leurs cœurs poèmes !

*Hommage circonspect*

Paul Claudel, poète.

Un poète au souffle ample

Au verbe portant, puissant, tendre ou acéré

Au cœur au mien semblable, étouffé, lacéré

Un poète que l'on aime à prendre en exemple

Parfois. Une âme fière, un esprit orgueilleux

Une eau calme au moindre frisson troublée, un être

Hors de l'ordinaire, que j'eus voulu connaître

Un homme qui n'eut de compte à rendre qu'à Dieu

Pourtant... Rêve entêtant, je vois une sculpture

Visage de femme que l'artiste capture

Qui ressasse inlassable cette question :

- « *Te souviens-tu, petit Paul, ta chère famille*

*Les jeux les ris au jardin d'un bambin mignon*

*Avec sa sœur... Dis, Paul, qu'as-tu fait de Camille » ? !*

*Victor Hugo parle*

*« Est poète celui ou celle  
qui crée ses propres règles poétiques... »*

Vladimir Maïakovsky

Jeune homme, toi qui veux exhausser la clarté  
Au ciel et au soleil, où sont la poésie  
L'espérance et l'amour, l'art et la liberté  
Dans l'azur et le feu, la calme frénésie

Ouvre ta veine aux pleins chants des cœurs et des mers  
Cesse d'emboire ta plume dans un sang d'encre  
Puis danse le ballet de l'aigle dans les airs  
Écoute sa musique, accepte d'être un cancre

Car quand le vers édicte un moule trop étroit  
Ou la rime au rythme, rien ne sert d'être adroit  
Il faut briser le joug, oser l'extravagance...

Oui ! le vieillard est grand ! Oui ! le jeune homme est beau !  
Mais sois sans peur, poète, exil n'est pas silence  
En croiras-tu un vieux, te parlant du tombeau ?

*Le Banni*

*...dans la solitude éclatante du désert*

Deutéronome 32, 10

J'invoque sur ma vie l'amour d'un petit Prince  
Qu'il tienne compagnie au pauvre juif errant  
Que je suis qui va traçant sa route en pleurant  
Le cœur apatride les yeux loin de la France

Homme de nulle part, ton amertume grince  
Tes dents ton verbe strident hurle en implorant  
Pour ce monde aberrant un futur différent  
Et pour toi la mort, inespérée délivrance !

Je n'attends plus de réponse de personne.

Or

La nuit, les cils mi-clos, quand je crois que je dors,  
J'entends dans mon esprit cette chose impensable :

« Pars ! Pars à la recherche éperdue de l'Aveu  
Secret\* qu'un jour Jésus inscrivit sur le sable »...  
J'ai rendez-vous en quelque désert avec Dieu

---

\* *Jean 8, 6b ; 8 : les seuls mots jamais écrits de la main du Christ !*

*Vision**À Adonis*

J'ai rêvé ma maison, au milieu du désert  
 Juste entourée de vent, de soleil et de sable  
 Havre de fraîcheur et de paix où le nomade  
 Dort et se dore heureux, plus repu qu'un lézard

Tandis que son ami, un jaune dromadaire  
 Fait le plein d'eau et s'agenouille auprès\* du puits  
 Lieu d'hospitalité tous les jours et les nuits  
 Où le passant se restaure et se désaltère...

Décor onirique, imaginaire oasis ?  
 Silence... Au-delà des dunes, Métropolis —  
 Y demeurent les rois de la terre et leurs hôtes

La grand ville interdite où n'ont droit de cité  
 Ni les chemineaux ni les gueux, que les ilotes —  
 Émerge seule du mirage dissipé...

---

\* Version écrite ; à voix haute, je préfère : « *Fait le plein d'eau et s'agenouille près du puits* »



*Mirage*

*Quand t'es dans le désert  
depuis trop longtemps...*

Jean-Patrick Capdevielle

Saoul reniflant parmi un méandre d'allées  
L'épais tapis jonchant la terre emmitouflée  
Rousse arrière-saison feuillue, mouillée de pluie  
Où sève et sang rougeoient dans le suc des framboises

Sur la lymphe verte des nymphes juste écloses  
Effleurées de soleil et perlées de rosée  
Tout il cueille à pleines mains, narines gonflées  
Embaumant de ce mol humus ses jaunes plaies

De fraîches gouttes d'eau suant d'une outre en peau  
Chamoisée, il boit à grandes gorgées goulues  
Nectar généreux pour sa bouche étouffée, sèche

L'ultime salut de l'halluciné en proie  
Au Sirocco cinglant dunes et oasis...  
Dans le sable brûlant le fou danse de joie

*Puits !\**

Dissimules-tu la Nuit, la Mort ou l'Ennui ?  
 J'ai bu ton eau croupie, que son froid me délivre  
 Que sa morsure grise au suicide me livre  
 Et ne plus vivre enfin ! puis je me suis enfui

J'ai couru à l'infini, jusqu'à aujourd'hui  
 Le regard de haine injecté, de fureur ivre  
 Finalement happé par la béante guivre  
 De mes jours ! que j'entends rire encor : « Crevons-lui

Les yeux et le ventre, qu'il hurle à l'agonie  
 Qu'il périsse en blasphémant sa vie, qu'il renie  
 Le Dieu auquel il croit, qu'il se damne à tout prix...»

De la Solitude que le destin m'assigne  
 Je n'en éprouve que de l'ire, du mépris  
 Un immense dégoût. – Ces vers en sont le signe

---

\* « *Ce qui embellit le désert, dit le petit prince, c'est qu'il cache un puits quelque part...* »

Antoine de Saint-Exupéry

N.B. : rimes inspirées au "Sonnet du Cygne" de Stéphane Mallarmé

*La Source*

*Maintenant jaillissent*

*Les sources profondes, jaillit mon âme salée, éclate en un  
grand cri la poche profonde de la pureté séminale !*

Paul Claudel, *L'Esprit et l'eau*

Douce elle remonte d'une plaine abyssale  
Jaillissant d'un puits de cheminée de volcan  
Qui naît de la terre, traverse l'océan  
Puis rend son œuvre à la terre en flots d'eau lustrale

Chargée de bienfaits pour le cœur l'âme et le corps  
Fraîcheur à l'espérance et fontaine à la vie  
Manne du naufragé, sœur eau qui rassasie  
Pleine d'allégresse et prodigue en réconforts

Elle coule et chante en cascabelle argentine  
Murmurant parfois de sa belle voix d'ondine  
« *Je suis l'Eau, l'Eau vive, l'une et plurielle : Eaux*

*Je baigne le ventre de la mère féconde  
Je lave ses enfants sur les fonts baptismaux  
J'aime les hommes dès leurs premiers cris au monde »*

*Arsura*

*Il pleura bien longtemps. Il pleura pour personne.*

Victor Hugo – "*Petit Paul*"

Sur cette terre d'horreur banale et de boue  
J'averse de boire une eau fraîche, immarcescible  
Or chaque jour la source m'est inaccessible  
Davantage et l'atroce sécheresse nous

L'estomac fiévreux le ventre se fait dur  
Le cœur explose candide plus qu'un bébé  
N'ayant pas encore vécu ni succombé  
Ne sachant seulement la portée d'être pur

Qui vit d'instinct a faim et soif a chaud et froid  
Et ressent l'envahir spontanément l'effroi  
Aussitôt la maman l'abandonne à lui-même

Quand j'ai tant à dire et plus de mots pour parler  
Quand je n'ai d'autres ressources que de pleurer  
Lors ma peine en larmes s'épanche en un poème

*La faute à qui ?*

Le sperme de mon père était-il de douleur  
 Lorsqu'il féconda d'un cri le ventre à ma mère  
 Pour plasmer\* tel un pleur mon corps dans un ovaire  
 Pleur qui mille et mille ans plus tard déferle encor

Il va broyant et roulant comme un Ouragan  
 Un Cyclone engloutissant ma vie malmenée  
 Raz-de-marant le temps année après année  
 Onde enfuie du néant qui ramène au néant

L'homme vieil que je suis triste et fol amalgame  
 De cette semence dans ce ventre de femme  
 Dieu bénisse pourtant le fruit de leur amour

Né pour partir à la guerre nu et sans armes  
 Lui qui m'enjoint depuis ce mémorable jour  
 Toi qui ne paies par le sang paye avec les larmes

*Amen*

---

\* Voir la deuxième note page 11 ; donner forme, créer, pétrir comme on façonne une pâte à modeler. L'italien dit « Dieu *plasma* l'homme à son image... ». Or, en français, *plasma* est la partie liquide du sang, de la vie donc, qui présente une certaine homophonie avec le mot placenta et ne manque pas d'évoquer les eaux maternelles... Par conséquent, le verbe très sensuel de *plasmer* a pour moi l'unique et insigne pouvoir de réunir en un seul univers la création par le Père à la conception par la mère...

*Le Pont*

*Avion figé dans sa parabole, avec ses haubans gigantesques,  
le pont évoque encore l'image d'un ancien cap-hornier à l'ancre,  
toutes voiles carguées, condamné à rêver éternellement sa partance...*

Jean-François Dubois

*À Giovanni Merloni*

Sa mâchoire en mon cœur tels les crocs d'un harpon  
Oublierai-je l'exil et sa morsure hostile ?  
Qui par quel miracle jettera-t-il un pont  
Chevauchant l'océan entre la terre et l'île

S'élançant dans les airs et franchissant les mers  
Remontant les fleuves, les torrents des montagnes  
Fertilisant les grains du sable des déserts  
Foulant les grands chemins des forêts, des campagnes

Une passerelle entre les hommes et moi  
Entre leur douleur muette et mon désarroi  
Entre les îles de nos mornes solitudes

Territoires d'incommunicabilité  
Mêmes latitudes pareilles longitudes  
Juste un pont ancré aux rives de la cité ?

*Le revers de la médaille*

*S. P. Q. R.*

Enfournés, charriés, dégueulés par les bus  
Asphyxiés, bloqués par les flux des voitures  
Harassés, entassés, pressés, stressés en sus  
Les citadins romains ont des journées bien dures

Ils courent ils courent, sans savoir où ils vont  
Intimement certains que c'est la voie à suivre  
Ils font ils font, sans trop comprendre ce qu'ils font  
Et, dans leur ignorance, ils appellent "ça" vivre !

Noire est la Misère du monde Oriental  
Noire est la Misère du monde Occidental\*  
Or vous osez clamer que vos villes sont belles !

Quant à moi, pollué jusqu'au cœur, je prédis :  
- « Vos plus belles villes ne sont que des poubelles »  
New York, Moscou, Pékin, Londres, Rome, Paris...

---

\* *Noire est la Misère du monde en général !*

*Ténèbres*

J'allai par les laides entrailles de la ville  
 Dans ce monstre d'aciers de gens et de sueurs :  
 Le métro ! Maintes fois par jour l'homme servile  
 Quitte le soleil pour ses factices lueurs

Assis, parmi la foule interlope et débile  
 Quatre gitans pouilleux - ceux qu'on nomme voleurs -  
 Dont une enfant, vraie Cosette de l'An 2000  
 Suscitaient les dégoûts des nantis lourds de peurs

À l'exception d'une âme évidemment bonne  
 - « D'abord on les accepte et après on s'étonne »  
 Sifflait l'une ; - « Ils feraient mieux de rester chez eux »

Crachait l'autre...

Au milieu de cet infect remugle  
 L'Enfant tourna vers moi ses deux grands yeux vitreux  
 Et j'eus un long frisson, car elle était aveugle !

*Poème dédié à Paris*

*la ville lumière !*



*Chronos**À Silvio Berlusconi*

Adorante éperdue, l'élite se prosterne  
Devant l'icône en professant : « *Ecce homo* »  
Chronos accroché au poignet, l'*homme moderne*  
Mène une vie d'enfer, corps battant le tempo

Rapiécant de partout les murs gris de la ville  
Il prend le temps de vous sourire à pleines dents  
(Je n'ai point la chance de le voir de mon île)  
Très belles et blanches, très pleines de mordant

Crocs de prédateur pour déchiqueter sans trêve  
Jusqu'au jour fatal où la course un soir s'achève  
Figeant les beaux rires en livides rictus !

Rira bien qui rira... rigole la camarde  
À l'*homme moderne* dompté d'un infarctus  
Vivre à tombeau ouvert, ça brûle le myocarde

*Mannequin**À Lætitia Casta*

La femme mannequin\* a tout appris de lui  
 Marchant d'un pas agressif plus qu'un militaire  
 Hypnotique et froide, elle défile aujourd'hui  
 Amazone hautaine prête à partir en guerre

Contre qui ? contre quoi ? lui ? la féminité ?  
 Elle seule le sait ! Farouche et solitaire  
 Transperçant de ses beaux yeux sans aménité  
 L'envie et l'extase du très-mondain parterre

Se concédant parfois, cuirassée de tissu  
 D'un sein provocateur bien vite entr'aperçu  
 Femme lige du désir et de l'éphémère

Elle avance, impersonnelle reine d'un jour  
 Songeant peut-être qu'elle aimerait être mère  
 Ou voir posé sur elle un seul regard d'amour

---

\* **Mannequin** : *Statue articulée à laquelle on peut donner diverses attitudes, qui sert de modèle...  
 Personne sans caractère que l'on mène comme on veut...*

*Congé*

*Emportez-moi dans une caravelle  
 Dans une vieille et douce caravelle,  
 Dans l'étrave, ou si l'on veut, dans l'écume,  
 Et perdez-moi au loin, au loin.  
 Dans l'attelage d'un autre âge...*

Henri Michaux

La paresse est-elle une marâtre haïssable ?  
 Ah ! les grasses matinées à n'en plus finir  
 De l'aube jusqu'au soir, il n'importe : dormir  
 Lézarder au soleil, s'incruster dans le sable

Dans un coquillage écouter la mer chanter  
 Tout doucement sa berceuse au creux de l'oreille  
 Tendre comme mère qui fredonne et surveille  
 Le sommeil de bébé qu'elle vient d'enfanter

Retomber en jeunesse et laisser aux adultes  
 La charge de vivre, de subir les insultes  
 Et les vexations des sous-chefs des patrons

De l'état, des petits maîtres de toute sorte  
 Des vils ou des tyrans, des cons ou des poltrons  
 Et sortir\* de cette vie en claquant la porte...

---

\* ou « partir »...

*Liberté...*

*... pour ce même mot martyrisé  
tous les mots de l'univers, innocents et beaux  
ont porté l'un après l'autre  
la noire cravate du deuil.*

Sherko Bekes

*Aux otages, aux prisonniers et aux reclus, en tous  
temps en tous lieux, d'autrui ou d'eux-mêmes...*

Je tourne tel un fauve encagé dans sa rage  
Il me faudrait trouver l'échelle de Jacob  
La gravir jusqu'aux cieux pour franchir les nuages  
Et reprocher à Dieu les souffrances de Job

Que j'endure en cette île labyrinthe, otage  
Vigie perpétuelle internée sur son roc  
Avisant le large en quête d'un sauvetage  
Scrutant quelque point blanc sur la mer bleue, un foc

Voile messagère de proche délivrance  
Guettant le moindre bruit, un signe d'espérance  
Un moyen de fortune pour rentrer au port

Y mettre racines, trouver un lieu d'ancrage  
Rêver la Liberté ! J'en ai perdu le nord  
De si longtemps croire à l'incroyable mirage !

*À l'horizon...**Ô Vigie, ne vois-tu rien venir ?*

Droite entre mer et ciel, du levant au ponant  
 La ligne d'horizon déploie sa rectitude —  
 Face aux solitudes d'eau qu'on nomme océan  
 Je contemple à perte de vue l'infinitude

D'une création instillant ses sanglots  
 Preuve immense que Dieu pleura sur notre image\*  
 Mêlant ses larmes drues au grand tourment des flots  
 Qui tombent à verse dans un fracas d'orage

L'écume affluant à mille plis sur l'écueil —  
 Au-delà de la ligne, infranchissable seuil  
 Le globe désaxé, de fureurs en désastres

Fourbit sa panoplie de sanguinaires maux  
 Fin prêt à décimer les peuplades terrestres  
 D'une multitude impensable de fléaux !

---

\* Ce vers m'a été inspiré par un alexandrin de Paul Fort

***Bourrasque***

*Potrei parlarti del mare così grande  
ed azzuro e dei suoi morti...*

Domenico

Ô Mer, Baptistère de la Création  
Tu terrifies parfois, Déchaînée, Indomptable  
Tu submerges qui te caresse, Impitoyable  
Incapable de la moindre compassion

Un jour pourtant, frêle esquif dans ta Véhémence  
Et ton courant traître - Océan ensorceleur -  
Tu me rendis à la terre et à sa chaleur  
Faisant preuve ainsi d'une inattendue clémence...

Ô Mer meurtrière, tant de cœurs douloureux  
Ont versé tant de pleurs sur tes fols amoureux  
Malgré cela, furieux Élément liquide

Ton Énergie m'aimante, et je te veux, fougueux  
Fasciné par ta Force et ton Flux vigoureux  
Ils envoûtent mon âme, émue mais intrépide

*Ai morti  
Aux pompiers qui m'ont sauvé...*

## *Ouragan*

*« Subitement, l'ouragan, comme une bête, vient boire à l'océan ; suction inouïe ; l'eau monte vers la bouche invisible, une ventouse se forme, la tumeur enfle ; c'est la trombe, (...) comme la colonne de la Bible, ténébreuse le jour et lumineuse la nuit. Devant la trombe le tonnerre se tait. Il semble qu'il ait peur. »*

Victor Hugo, *Les Travailleurs de la mer*

*À Philippe Monnet*

*Francis Joyon*

J'ai encor dans le cœur une mer ouragan  
Un tohu-bohu d'onde, un toboggan de houle  
Des bouillons d'eau géants qu'aurait cuite un volcan  
Éructant l'océan qui tout à coup s'écroule

En siphons de lames, en sanglots de titans  
Avalant d'un souffle paquebots et chaloupes  
D'une seule bouchée rouliers et trimarans  
Crachant une carcasse, ici des bouts de poutres

Là des lambeaux d'esquifs, des mâts, des bois, des bris  
Régurgitant une quille, un corps, une étrave  
Avant d'engloutir d'un ultime gargouillis

Sous le ciel consentant, l'universelle épave  
Dans le déferlement originel des flots  
L'entente cruelle de l'ire et du chaos

*Les Vents du large*

« *Ce qu'ils peuvent est ignoré, ce qu'ils veulent est inconnu...* »

Victor Hugo \*

Claironnant derrière l'horizon, quelqu'un vient  
 Populace de titans qu'on appelle souffles  
 On les entend toujours, eux ils n'écoutent rien  
 Il faut à leurs tornades pour qu'elles s'engouffrent

L'océan – seule immensité qui leur convient  
 Ils sont là, farouches, ils y volent en troupes  
 Y font aboyer les meutes des flots, ces chiens  
 Tonnerres, bourrasques, ils attaquent par groupes

Mugissent, tempêtent, épouvantent les eaux  
 Mènent au cor la grande chasse des bateaux  
 La battue des navires dans les solitudes

Embouchent l'espace en soufflant dans leurs buccins  
 Crescendo redoutable, et trépignent, lugubres  
 Prêts à donner l'hallali aux sons des tocsins

---

\* Le titre et le sonnet m'ont été inspirés par le chapitre époustoufflant de Hugo dans les *Travailleurs de la mer*



*Ma Compagne...*

*Ce n'est point avec le tour et le ciseau  
que l'on fait un homme vivant, mais avec  
une femme, ce n'est pas avec l'encre et  
la plume que l'on fait une parole vivante !*

Paul Claudel

Durant nombre d'années j'ai vécu sans racines  
Ballotté aux vents d'un futur sans avenir...  
N'en subsistent guère que des bribes de rimes  
L'heure enfin sonne d'en bâtir le souvenir

J'orchestrerai une puissante symphonie  
Des nuances folles des couleurs de mon cœur  
Des morceaux dispersés du puzzle de ma vie  
Notes de mon crève-cœur ou de mon bonheur

J'y apposerai mes paroles les plus belles  
Et les plus fragiles - Or chacune d'entre elles  
Sera fidèlement l'écho de mon esprit

Elles feront l'amour aux pages de mon livre  
Aujourd'hui encore un modeste manuscrit  
Mais auquel tant je crois, que sans lui, comment vivre ? !

### ***III***

#### ***Poème à la mer***

*À Éric Tabarly*

## Extraits de mon journal (fin)

– « *Et si tu n'étais plus  
qu'une bouteille imaginée ?* »

Eugène Guillevic

« Poème à la mer » ! Comment est-il arrivé là ? Peu importe ! Le problème, l'essentiel : il y est ! Solitude versée dans l'océan, reflet de l'âme, larme roulée dans la lame, planche-radeau ou bouteille-messagère, c'est un objet ; poète homme ou femme à la mer, c'est un être ; objet/être, c'est un appel... englouti... un appel au secours, dernier SMS<sup>1</sup> lancé par un être/objet en perdition !

*Artiste en quête d'absolu<sup>2</sup>, pèlerin de l'absolu en quête de liberté<sup>3</sup>, peut-être est-ce un poète qui s'est jeté à la mer, naufragé volontaire<sup>4</sup> ? Et son poème avec...*

Un poète qui savait sûrement que la solidarité n'est pas un vain mot chez les gens de mer. Mais chez les gens de terre ? Probablement croyait-il fondé le raisonnement suivant : si les gens de mer sont aussi des gens de terre, il n'y a aucune raison pour que les gens de terre ne soient pas comme les gens de mer ! Les poètes ont de l'imagination, tous les gens le savent, de terre ou de mer. Savent-ils aussi que la mienne *fait eau de toutes parts* ?...

Je m'époumone, je persiste et crie : « Poème à la mer ». « Poète à la mer » me renvoie sempiternellement l'écho dans le creux de l'oreille. *L'oreille de l'homme est un coquillage ~ qui aime le bruit de la mer*, disait le poète<sup>5</sup>. Et « Poème à la mer » ou « Poète à la mer », n'est-ce pas la même eau ? *Qui s'est déjà noyé me comprenez<sup>6</sup> !*

– « *Je veux vivre, vivre, vivre !<sup>7</sup>* » et non survivre, je veux TOUT, le bonheur la joie le rire et non les cœurs secs et broyés, je veux l'oxygène pur des hautes cimes et non l'air vicié des mégalo-pôles, je veux la pluie bonne à boire, les eaux limpides et pétillantes des sources bondissantes et non des ersatz platement embouteillées, je veux le pain des hommes bon à manger, les vivres et les fruits de la terre et non la provende aguicheuse et agueusie des linéaires, je veux le soleil, la nature vierge à explorer et non la cimentification sauvage du milieu, je veux la terre, pour habitat l'espace infini des immensitudes - mer et ciel - et non les confinements de quatre murs ni même réduits au minimum vital, je veux l'affranchissement et non l'aliénation, je veux la générosité la gratuité et non le calcul, je veux le farniente prolifique, le luxe de rêver et dormir et non l'insane nécessité de trimer pour être dépouillé, spolié, brigandé, je veux le dialogue, parler pour être entendu et non hurler pour être ignoré, je veux impétrer enfin auprès du Très-Haut la sponsorship directe de Sa Providence sur ma misérable existence et non la Prévoyance toujours plus lamentable d'un soi-disant État-Providence ! Mais le Très-Haut entend-il encore les fourmis tristes que nous sommes et la fourmi blanche que je suis ?

– *Je veux...* - après en avoir inutilement appelé à Dieu - en appeler aux hommes et aux femmes d'aujourd'hui, d'hier et de demain, enfants adultes et vieillards, à leur amour, leur fraternité, leurs foyers : pauvre de moi ! Point de salut d'en haut, point de bouée d'en bas.

– *Je veux...* - après en avoir inutilement appelé à Dieu le Père et la famille humaine - m'enfuir. Définitivement. Échec et fou !

« *Éternel fugitif, comme ceux  
Qui furent, qui sont, qui seront* »<sup>8</sup>...

<sup>1</sup> *Save My Soul !* Comprenez qui pourra...

<sup>2</sup> Raymond Devos, *L'Artiste*

<sup>3</sup> Rémy Bricka, *L'Homme qui marche sur l'eau*

<sup>4</sup> Alain Bombard, *Naufragé volontaire*

<sup>5</sup> Jean Cocteau, *Discours du grand sommeil...*

<sup>6</sup> Étienne Daho, *Un homme à la mer*

<sup>7</sup> Steven Callahan, *À la dérive*

<sup>8</sup> Giuseppe Ungaretti, *Ultimes chœurs pour la terre promise* (Traducteur Francis Ponge)

## *Paysage*

*Une bouteille à la mer, jetée par trois fillettes australiennes qui s'ennuyaient pendant leurs vacances, a navigué jusqu'au Pays de Galles, où elle a été retrouvée quinze mois plus tard sur une plage de l'île d'Anglesea, en mer d'Irlande, par un pêcheur, Robert Goodwin, qui a répondu à la lettre que contenait la bouteille par la poste normale.*

*Les trois amies avaient lancé leur message au mois de mars 1999, depuis une plage proche de Geelong (Melbourne).\**

Le ciel jaune orangé aux nuances framboise  
 Fulgure de soleil les gros nuages blancs  
 Saupoudrant d'écume aux flux et reflux tremblants  
 Le clapotis de l'eau transparente et turquoise

Un cocotier à houppes en touffe d'ananas  
 Laisse choir sous le vent une noix ronde et mûre  
 Charnue et gonflée de lait dans sa coque dure  
 Qui tombe en creusant son berceau de sable... Hélas !

Poète, j'eus voulu de mon île claustrale  
 Peindre un décor idéal pour carte postale  
 Signer l'œuvre, l'enrouler puis l'embouteiller

Que l'océan la roule et lui trouve un mouillage  
 Poème d'encre et de cristal appareillé  
 Qu'il accoste un beau jour, loin, sans embouteillage

---

\* *Info relevée sur le quotidien Metro, Rome, 10 juillet 2000, et sur l'hebdomadaire Famiglia Cristiana, n° 29 du 23/07/00.*

## *Inventaire*

*Après inventaire, je dispose de :*

- *un pain de 800 g*
- *8 petits pots de confiture*
- *12 pâtes de fruit*
- *6 sucres*
- *du sel*
- *une belle poignée de bonbons*

+ *Eau à volonté*

*À Yves Parlier*

Une île en haute mer, naufrage (in)volontaire  
 Et l'incommensurable océan à franchir  
 Dans quel sens ? vers quelle étoile ? vers quelle terre ?  
 Tel le soleil sur l'eau, laissez-moi réfléchir !

Tout compte fait – pensé-je –, après fol inventaire  
 D'éclats de météore ou du sabre cassé  
 D'un pirate oublié en sa mort solitaire\*  
 La baleine a raison de dire : « C'est assez ! »

Assez de l'isolement et du long silence  
 De la quarantaine frappée de peste  
 Agitant sa cloche dans l'île lazaret

Qui tinte naïve dans la nue folle et l'onde  
 Messagère de mon immense désir et  
 De l'espoir qu'un jour enfin l'écho me réponde !

---

\* Abandonné sur une île déserte : c'était la punition que les pirates infligeaient à celui d'entre eux qui volait ou désertait. Les îles tropicales étaient prisées car beaucoup ne figuraient pas sur les cartes...  
 Ce fut aussi le sort réservé, en 1704, au marin écossais Alexander Selkirk, dont l'histoire inspira à Daniel De Foe les aventures de son héros, Robinson Crusoé.

*L'Écho*

*Sot ! à qui parlé-je ? Misérable ! Que tenté-je ?  
 Je raconte ma douleur  
 Au rivage insensé  
 Au saule muet, au vent sourd...  
 Las, rien autre ne répond  
 Que le murmure des ondes !*

( Giovan Battista Marino, « Eco », La Lira, XIX )

À Umberto Eco et Jean-Noël Schifano \*

Poésie ! parole en image et en musique  
 Imprimée sur le mur blanc du silence, sur  
 L'encens poudroyant d'une rive océanique  
 Sous les nuages lourds voilant d'ombres l'azur

Poésie ! parole qui s'envole, insondable  
 Légère plus que le chant sacré des oiseaux  
 Charmeuse plus que le vent bruissant dans le sable  
 Emmêlant sa harpe au vert lacis des roseaux

Poésie ! ultime ressource du poète  
 Adressant aux hommes sa parole secrète  
 Avec la sonore éloquence des tribuns

... Entends l'écho de tes mots fracassés par l'onde  
 Éclaboussés sourdement en gerbes d'embruns  
 Qui se dissolvent comme sel dans l'eau profonde !

---

\* L'épigraphe est citée par Umberto Eco dans *L'Île du Jour d'avant*, roman recréé en français de façon aussi artistiquement magistrale que doctement fidèle par un compagnon traducteur...

*L'isola che non c'è...**À Edoardo Bennato*

Vole en direction de l'étoile polaire  
Sillonnant le temps vers l'île du jour avant  
Puis file loin devant, tout droit jusqu'au levant  
L'île est là qui t'attend dans l'océan stellaire

Le Paradis perdu, l'île de nulle part  
J'imagine, hélas ! que ta raison ne croit guère  
À l'île sans malheur, sans trahison et sans guerre  
Et je comprends, lecteur, que tomber par hasard

Sur mon îlot d'amour, sans haine et sans mensonge  
Puisse te sembler folie, fable ou même songe  
Suis pourtant mon conseil, n'écoute que ton cœur

Lui t'indiquera le juste chemin, et sache  
Répondre à qui te dénigre d'un air moqueur  
Qu'il est plus faux que toi, et plus fou, et plus lâche

*L'Allégorie du thon !**Fabliau dédié aux îliens de Favignana*

La nature se livre par analogie  
 Nous enseignant parfois d'amères vérités  
 Dont l'une des singulières connexités  
 Hélas ! nous est révélée par l'ichtyologie :

Les hommes sont grégaires comme les poissons  
 Qui vont par bancs pour mieux être happés dans la nasse  
 Tous remontent le courant vers l'unique passe  
 Pour finir enferrés\* aux mêmes hameçons

Ou pêchés dans des rets aux fuites trop étroites  
 Avant d'être usinés, découpés puis salés  
 Comme harengs saumurés ou sardines en boîtes

Peu d'entre eux échappent au piège des filets  
 D'autres poussent en forçant à travers les mailles  
 Y laissant au passage toutes leurs écailles !

---

\* « *appâtés* », aussi...



*Arc-en-ciel**M'illumino d'immenso*

Giuseppe Ungaretti

Je suis le soleil, ébloui d'immensitude  
Sa course dans l'azur, de l'aurore au couchant  
L'impétuosité de son feu multitude  
Explose en rayons puis brûle en incendiant

L'ondolement de la vague en flammèches d'écume  
En étincelles d'ors, en flots de diamants  
D'une eau bleue plus que l'eau de source la plus pure  
Irradiant les paquets de mer scintillants

Qui semblent émousser leurs lames rutilantes  
Au va-et-vient serein de la houle indolente ~  
Dans cette féerie le peintre du tableau

Parfois se rappelant d'une antique alliance  
Au rai de soleil mélange une goutte d'eau  
Bandant de l'arc-en-ciel la brève iridescence !

*Les Marins*

*« Il est très difficile, quand on vit dans la familiarité bourrue de la mer, de ne point regarder le vent comme quelqu'un et les rochers comme des personnages. »*

Victor Hugo, *Les Travailleurs de la mer*

*À Juan et Alexandra*

Depuis que le déluge et la décrue des eaux  
Ont façonné les continents de cette terre  
Partout sur les mers sur l'océan planétaire  
Voguent des marins et naviguent des bateaux

Armés en corsaire ou grésés en caravelle...  
Seuls à bord loin de leurs chers loin de leurs maisons  
Les hommes d'équipage y passent des saisons  
En luttant pour la vie et songeant à leur belle

Rudes sont les gens de mer, et silencieux  
Face au mystère éternel du globe et des cieux  
Parlant plus souvent avec le vent et les ondes

Qu'avec leurs semblables ! Mais qu'on le veuille ou non  
Ce sont eux qui découvrirent les nouveaux mondes  
Auxquels il légèrent leur légende et leur nom

*Poésie*

*Et dès lors, je me suis baigné dans le Poème*

*De la Mer...*

Arthur Rimbaud

Vif à s'avantager de toutes les aubaines  
Des albatros géants, des exocets volants  
Du cri des cormorans, du pleur des lamantins  
Du circuit transocéanique des baleines

Pour voyager au gré de l'onde et des courants  
Chercher la vague ou l'abri des rades foraines  
Mettre parole et musique au chant des sirènes  
Mon poème est prêt à franchir tous les confins

Pour emporter son message aux hommes qui l'aiment\* ...  
– D'un poème à la mer, la mer fait cent poèmes  
Que dis-je cent ? mille, et de cent mille marins

Partis sur leurs voiliers, leurs bricks, leurs goélettes  
Accourus de partout pour jeter leurs filins  
Ne revinrent aux ports que cent mille poètes

---

\* "qu'il aime..."

## *Les Dauphins*

« *L'ex-voto de bronze offert par le poète\* (...) a traversé les siècles, qui représente un homme chevauchant un dauphin... »*

Hérodote

Voltigeant dans l'azur puis replongeant dans l'eau  
 En tourbillons d'embruns giclant sur la voile  
 Cris et silhouettes fusant à toute allure  
 La troupe de dauphins danse autour du bateau

Aspergeant les hommes debout au bastingage  
 De leurs pirouettes de leurs doux jeux rieurs  
 Saluant joyeux ces marins venus d'ailleurs  
 Qui demeurent muets, sourds à si beau langage

Seuls dans ce monde et cet océan de requins  
 Pour qui des poètes ? ou pourquoi des dauphins ?  
 Ceux-ci redoublent de bonds et d'acrobaties

Voulant plaire en vain aux voyageurs de la mer  
 Ceux-là vont à bout de souffle et de prophéties  
 Sur la terre en exil dans un silence amer !

---

\* Il s'agit d'*Arion*, poète lyrique et musicien grec du VII<sup>ème</sup> siècle avant Jésus-Christ, dont Hérodote nous rapporte la légende : de retour à Corinthe après un voyage en Sicile, il fut dépouillé de sa fortune et jeté à la mer par les marins ; mais un dauphin le sauva, charmé par son chant et le son de sa lyre. (Petit Robert des Noms propres)

Sonnet écrit en manière d'hommage à *L'Albatros*, de Charles Baudelaire, l'un des plus beaux poèmes de la langue française sur la condition du poète.

*Le Dauphin*

*Ne me laissez pas tellement triste : écrivez-moi vite qu'il est revenu...*

Antoine de Saint-Exupéry, *Le Petit Prince*

Captivé par le chant d'un poète en délire  
Un dauphin esseulé qui ondoyait par là  
D'un souffle interpellant l'humain barbu et las  
Lui dit de se jeter à l'eau, lui et sa lyre

Pour fuir l'île ensemble, centaure merveilleux  
Beau corps solidaire entre un homme et sa monture  
Qui brave l'océan et défie l'aventure  
Les pieds sous la vague et la tête dans les cieux...

Unissant les forces de leur vie solitaire  
Ils vainquirent le sort et conquirent la terre  
Parcourant le monde et prêchant dans les déserts

Compagnons de fortune\* le temps d'un mystère...  
*Vite, prends-moi la main, Petit Prince des mers*  
*– Utopique dauphin, – mon semblable, – mon frère !*

---

\* ou " *d'infortune* ", au choix